

MATHILDE.—Toi qui les a tous lus, est-ce qu'il y a des romans où on ait absolument rendu cela ?

RENE.—Quoi cela, mon petit ?

MATHILDE.—Cela. Ce qui nous arrive. Un mari et une femme, jeunes, qui s'aiment et qui sont libres, seuls, une nuit de printemps, au-dessus d'un lac, sous les étoiles, et qui sont très heureux d'être heureux.

RENE.—Sans doute, oui, cela a été fait. Je crois bien que cela a dû être fait.

MATHILDE.—Dans un livre. Dans quel livre ? Comment s'appelle-t-il ?

RENE.—Mais...

MATHILDE.—Tu me le donneras à lire. Depuis que je suis ta femme, je sens tellement que j'aimerai lire des romans qui me feront encore penser à toi, même s'il ne s'agit pas de toi. Tu veux bien ? Cela ne te contrarie pas ? Je te parais peut-être un petit cheval échappé. Mais je n'ai pas été élevée gaiement. Tu ne sauras pas à quel point j'ai été bien élevée. Jamais les journaux. Quelquefois le *Soleil*, cependant. Jamais un mot devant moi. Les crimes même, quand on les racontait, je sentais très bien qu'on les dérangeait. Enfin, je suis une pauvre fillette ignorante. Je n'ai rien vu, rien lu. A présent, il me trotte je ne sais quoi de romanesque par l'esprit. Ah ! que cela doit être amusant, les beaux romans !

RENÉ.—Mais oui, ma mignonne, tu en liras, je te le promets. Pourtant, ce n'est pas ce que tu crois, va. Si tu t'imagines que tu y trouveras ce que tu cherches, tu te trompes. Aujourd'hui, il n'y a rien de moins romanesque qu'un roman. J'ai l'air de te parler, comme si j'avais cinquante ans ; mais la plupart des écrivains actuels ignorent complètement qu'il y a des êtres qui en ont vingt-cinq. Ils ne croient à rien et ils ne vous font croire à rien, même pas à eux. S'ils nous entendaient parler, ce soir, ils se moqueraient bien de nous, va !

MATHILDE.—Pourquoi ? Nous ne sommes pourtant pas ridicules ? Cela ne peut pas être risible de se parler à cœur ouvert, comme nous le faisons, en nous tenant la main. Continue, j'aime t'entendre. Dès que tu t'apprêtes à m'expliquer quelque chose, je suis sûre à l'avance que tu vas avoir raison. Et puis, je veux t'obéir toujours. Tu sais bien que tu feras de ta petite tout ce que tu voudras. Mon vrai, mon seul roman, c'est toi. Je te l'ai dit quand tu as commencé à venir à la maison régulièrement, pour me faire ta cour, et qu'on nous